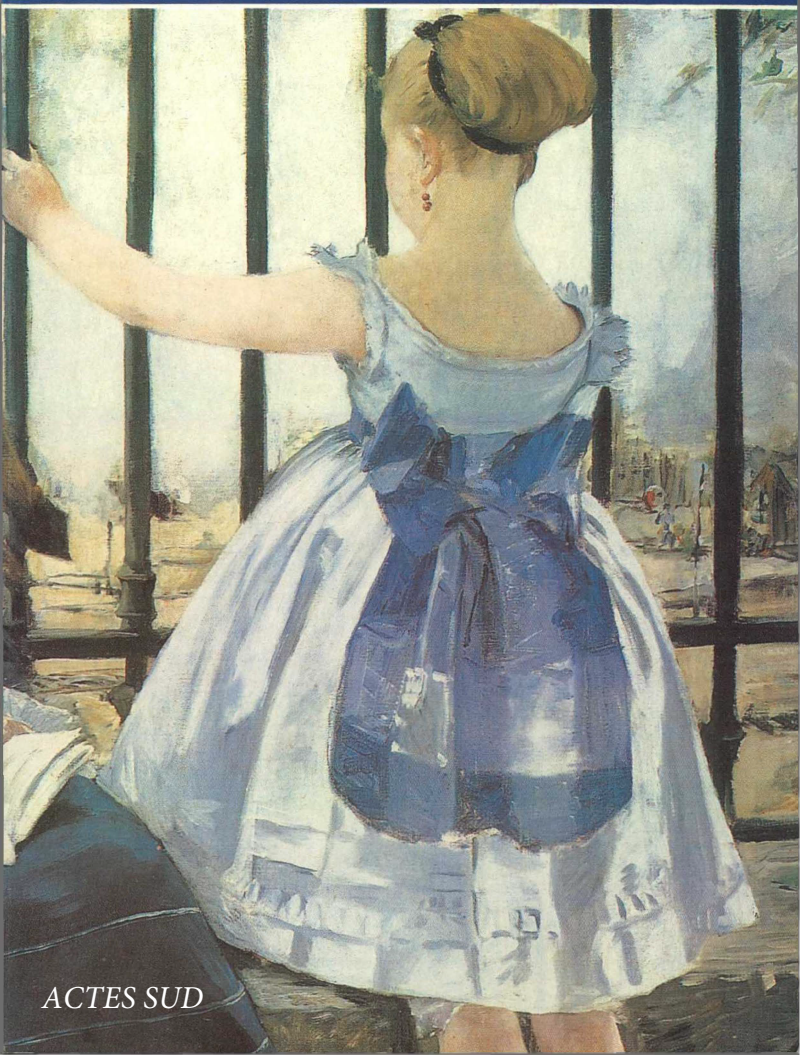
COMTESSE DE SÉGUR

LES MALHEURS DE SOPHIE
LES PETITES FILLES MODÈLES
LES VACANCES

PRÉFACE DE MARIE-ANTOINETTE DE LA TORRE



ACTES SUD

Il était curieux d'entendre ma grand-mère parler de sa grand-mère. Pour elle, *Les Petites Filles modèles* n'appartenaient pas au passé. Ce passé, comme un fond sonore, accompagnait la vieille dame qu'elle était elle-même devenue, effaçant les différences entre hier et aujourd'hui. Elle ne racontait pas mais transmettait. (...)

Pourquoi les éditeurs reviennent-ils sur *Les Malheurs de Sophie, Les Petites Filles modèles* ou *Le Général Dourakine* ? Parce que le "beau idéal" de Mme de Ségur court toujours comme un fil de soie naturelle dans une étoffe synthétique. Parce que ses personnages ont tout naturellement enjambé presque cent ans, parce que leur drôlerie, leurs enthousiasmes piétinent l'ennui, parce qu'ils ne sont pas blasés et tendent la main aux enfants d'aujourd'hui pour danser le galop. Parce qu'ils ont dépassé le cercle de famille pour se découvrir mille semblables, engendrés, eux aussi, par cette vieille dame restée si jeune, si jeune, avec sa sagesse et sa fantaisie, son amour des enfants et des fraises à la crème, son ardente piété et son irrésistible humour.

(Extrait de la préface de Marie-Antoinette de La Torre)

LES MALHEURS DE SOPHIE
suivi de
LES PETITES FILLES MODÈLES
et de
LES VACANCES

La trilogie que constituent les célèbres *Malheurs de Sophie* (1864), *Les Petites Filles modèles* (1858) et *Les Vacances* (1859) est ici réunie en un volume. Où l'on retrouve, depuis les mésaventures cocasses de la poupée de cire, de la chaux, des sourcils coupés ou de la boîte à ouvrage, jusqu'aux péripéties unissant Camille et Madeleine, des bribes d'enfance.

Car ces récits, aux dialogues alertes, qui mettent en scène des situations souvent manichéennes où la bonté l'emporte toujours, représentent un véritable voyage dans le souvenir.

La préface de Marie-Antoinette de La Torre, descendante directe de la comtesse de Ségur, jette un éclairage sur l'étonnant personnage qu'était l'écrivain, à travers de piquantes anecdotes véhiculées par la tradition familiale.

COMTESSE DE SÉGUR

Sophie Rostopchine est née à Saint-Pétersbourg en 1799. Elle était la fille du comte Fedor Vassilievitch Rostopchine, général et homme politique, gouverneur de Moscou lors de l'arrivée de Napoléon et de la Grande Armée. Le comte Rostopchine est traditionnellement considéré comme l'auteur de l'incendie de Moscou, bien qu'il s'en soit toujours défendu.

En 1817, la famille s'installe en France et, en 1819, Sophie épouse le comte Eugène de Ségur. C'est dans la propriété de Nouettes, dans l'Orne, où elle va passer la majeure partie de son temps, que la comtesse de Ségur compose tous les récits qu'elle écrivait pour ses nombreux petits-enfants et qui, dépassant le cadre de ce premier public familial, l'ont rendue célèbre.

La comtesse de Ségur est morte à Paris en 1874.

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Après la pluie, le beau temps
L'Auberge de l'ange gardien
Comédies et Proverbes
Les Deux Nigauds
Diloy le chemineau
La Fortune de Gaspard
François le bossu
Le Général Dourakine
Histoire de Blondine
Jean qui grogne et Jean qui rit
Le Mauvais Génie
Les Mémoires d'un âne
Nouveaux contes de fées
Pauvre Blaise
Quel amour d'enfant !
La Sœur de Gribouille
Un bon petit diable

LES MALHEURS DE SOPHIE
suivi de
LES PETITES FILLES MODÈLES
et de
LES VACANCES

Collection dirigée par Hubert Nyssen et Sabine Wespieser

© ACTES SUD, 1997
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-08263-5

Illustration de couverture :
Edouard Manet, *Le Chemin de fer* (détail), 1872-1873
National Gallery of Art, Washington

COMTESSE DE SÉGUR

LES MALHEURS DE SOPHIE

suivi de

LES PETITES FILLES MODÈLES

et de

LES VACANCES

préface de Marie-Antoinette de La Torre

ACTES SUD

PRÉFACE
DE MARIE-ANTOINETTE DE LA TORRE

Il était curieux d'entendre ma grand-mère parler de sa grand-mère. Pour elle, *Les Petites Filles modèles* ou *Le Général Dourakine* n'appartenaient pas au passé. Ce passé, comme un fond sonore, accompagnait la vieille dame qu'elle était elle-même devenue, effaçant les différences entre hier et aujourd'hui. Elle ne racontait pas mais transmettait.

Une identité totale avec tous les aspects de l'enfance, un attachement viscéral aux maisons et aux lieux formaient la trame de ces réminiscences. "Le paradis, affirmait à l'occasion ma grand-mère, citant la sienne, le paradis est l'endroit où nous vivrons un jour – partout en même temps, tous ensemble."

Certaines gens et certains livres savent dégager l'enfant enfoui dans l'adulte, l'introduire et quelquefois le maintenir dans une sorte d'âge d'or. Certaines femmes venues d'ailleurs – c'est bien là le cas Rostopchine – entrent dans une famille comme une alluvion se jette dans une rivière et enrichissent son courant. L'originalité, l'imagination ont été jetées à pleines mains par Sophie à ses enfants et petits-enfants de même que la dévotion, le réalisme, le

sens du comique. Ses livres mis à part, le torrent de correspondance qu'elle a produit ressemble à des conversations au téléphone, ponctuées d'exclamations, de remarques à l'emporte-pièce et surtout d'un omniprésent amour maternel. Rien ne peut être plus éloigné de la sévérité, de la dureté même de sa propre enfance décrite avec humour d'ailleurs dans *Les Malheurs de Sophie* que l'éducation passionnément vigilante et tendre qui était la sienne.

"Adieu, enfant chéri, enfant charmant, enfant gâté, écrit-elle à sa fille Olga récemment mariée, trésor perdu et retrouvé doublé par Emile. Je t'embrasse, je t'embrasse, je t'aime et je t'aime. Je suis pressée, tu es ma troisième et dernière lettre. Mes amitiés à Victor, Jean, Adèle et Arthur (double dose pour ces deux-là), Laure, Zoé, Raoul. Ouf ! Quelle nombreuse famille. Adieu, chérie."

On trouve dans les Mémoires de Mme d'Armaillé (tante du ménage Ségur) le récit d'une visite de Sophie arrivant à l'improviste, traînant son fils Edgar par la main, pour signaler avec véhémence une intrigue possible entre l'institutrice des enfants et son mari, implorer des conseils et repartir aussi vite qu'elle était venue. M. d'Armaillé se résout le lendemain à aller aux nouvelles. Une musique assourdissante l'accueille. Sophie est au piano, jouant à quatre mains avec l'institutrice incriminée. Edgar et ses frères et sœurs dansent un galop effréné. Leur père, lui-même accoudé au piano, se tourne vers son oncle et dit à mi-voix : "Tout est arrangé."

Le fils aîné, le bien-aimé, celui qui devait devenir Mgr de Ségur, exerça sur l'œuvre de sa mère une profonde et peut-être trop lénifiante influence. Il s'efforçait lui-même de contrôler sa propre tournure d'esprit qui pouvait spontanément devenir mordante. L'une de ses austérités consistait à dormir non pas dans un lit mais sur une commode. Ma grand-mère, âgée de quinze ans quand il mourut, disait que sa drôlerie était inséparable de sa sainteté.

Les héros de la bibliothèque rose sortent des livres, prennent pied dans la réalité et mènent une vie propre. Leur auteur ignore la mode. Les enfants d'aujourd'hui – et, peut-être, les grandes personnes – se reconnaissent encore dans ses récits malgré la disparition des crinolines, malgré les trains TGV et les avions qui ont remplacé les calèches et les chars à bancs, malgré les changements et souvent les malheurs de la vie de château, malgré, surtout, l'enfance raccourcie par la nécessité de vivre avec son temps, c'est-à-dire de connaître, très tôt, beaucoup et peut-être trop de choses.

Pourquoi les éditeurs reviennent-ils sur *Les Malheurs de Sophie*, *Les Petites Filles modèles* ou *Le Général Dourakine* ? Parce que le "beau idéal" de Mme de Ségur court toujours comme un fil de soie naturelle dans une étoffe synthétique. Parce que ses personnages ont tout naturellement enjambé presque cent ans, parce que leur drôlerie, leurs enthousiasmes piétinent l'ennui, parce qu'ils ne sont pas blasés et tendent la main aux enfants d'aujourd'hui pour danser le galop. Parce qu'ils ont dépassé

le cercle de famille pour se découvrir mille semblables, engendrés, eux aussi, par cette vieille dame restée si jeune, si jeune, avec sa sagesse et sa fantaisie, son amour des enfants et des fraises à la crème, son ardente piété et son irrésistible humour.

LES MALHEURS DE SOPHIE

A MA PETITE-FILLE
ÉLISABETH FRESNEAU

Chère enfant, tu me dis souvent : "Oh ! grand'mère, que je vous aime ! vous êtes si bonne !" *Grand'mère n'a pas toujours été bonne, et il y a bien des enfants qui ont été méchants comme elle et qui se sont corrigés comme elle. Voici des histoires vraies d'une petite fille que grand'mère a beaucoup connue dans son enfance ; elle était colère, elle est devenue douce ; elle était gourmande, elle est devenue sobre ; elle était menteuse, elle est devenue sincère ; elle était voleuse, elle est devenue honnête ; enfin, elle était méchante, elle est devenue bonne. Grand'mère a tâché de faire de même. Faites comme elle, mes chers petits enfants ; cela vous sera facile, à vous qui n'avez pas tous les défauts de Sophie.*

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine.

I

LA POUPÉE DE CIRE

"Ma bonne, ma bonne, dit un jour Sophie en accourant dans sa chambre, venez vite ouvrir une caisse que papa m'a envoyée de Paris ; je crois que c'est une poupée de cire, car il m'en a promis une.

LA BONNE. – Où est la caisse ?

SOPHIE. – Dans l'antichambre : venez vite, ma bonne, je vous en supplie."

La bonne posa son ouvrage et suivit Sophie à l'antichambre. Une caisse de bois blanc était posée sur une chaise ; la bonne l'ouvrit. Sophie aperçut la tête blonde et frisée d'une jolie poupée de cire ; elle poussa un cri de joie et voulut saisir la poupée, qui était encore couverte d'un papier d'emballage.

LA BONNE. – Prenez garde ! ne tirez pas encore ; vous allez tout casser. La poupée tient par des cordons.

SOPHIE. – Cassez-les, arrachez-les ; vite, ma bonne, que j'aie ma poupée.

La bonne, au lieu de tirer et d'arracher, prit ses ciseaux, coupa les cordons, enleva les papiers, et Sophie put prendre la plus jolie poupée qu'elle eût

jamais vue. Les joues étaient roses avec de petites fossettes ; les yeux bleus et brillants ; le cou, la poitrine, les bras en cire, charmants et potelés. La toilette était très simple : une robe de percale festonnée, une ceinture bleue, des bas de coton et des brodequins noirs en peau vernie.

Sophie l'embrassa plus de vingt fois, et, la tenant dans ses bras, elle se mit à sauter et à danser. Son cousin Paul, qui avait cinq ans, et qui était en visite chez Sophie, accourut aux cris de joie qu'elle poussait.

"Paul, regarde quelle jolie poupée m'a envoyée papa ! s'écria Sophie.

PAUL. – Donne-la-moi, que je la voie mieux.

SOPHIE. – Non, tu la casserais.

PAUL. – Je t'assure que j'y prendrai bien garde : je te la rendrai tout de suite."

Sophie donna la poupée à son cousin, en lui recommandant encore de prendre bien garde de la faire tomber. Paul la retourna, la regarda de tous les côtés, puis la remit à Sophie en secouant la tête.

SOPHIE. – Pourquoi secoues-tu la tête ?

PAUL. – Parce que cette poupée n'est pas solide ; je crains que tu ne la casses.

SOPHIE. – Oh ! sois tranquille, je vais la soigner tant, tant que je ne la casserai jamais. Je vais demander à maman d'inviter Camille et Madeleine à déjeuner avec nous, pour leur faire voir ma jolie poupée.

PAUL. – Elles te la casseront.

SOPHIE. – Non, elles sont trop bonnes pour me faire de la peine en cassant ma pauvre poupée."

Le lendemain, Sophie peigna et habilla sa poupée, parce que ses amies devaient venir. En l'habillant, elle la trouva pâle. "Peut-être, dit-elle, a-t-elle froid, ses pieds sont glacés. Je vais la mettre un peu au soleil pour que mes amies voient que j'en ai bien soin et que je la tiens bien chaudement." Sophie alla porter la poupée au soleil sur la fenêtre du salon.

"Que fais-tu à la fenêtre, Sophie ? lui demanda sa maman.

SOPHIE. – Je veux réchauffer ma poupée, maman ; elle a très froid.

LA MAMAN. – Prends garde, tu vas la faire fondre.

SOPHIE. – Oh, non ! maman, il n'y a pas de danger : elle est dure comme du bois.

LA MAMAN. – Mais la chaleur la rendra molle ; il lui arrivera quelque malheur, je t'en préviens."

Sophie ne voulut pas croire sa maman, elle mit la poupée étendue tout de son long au soleil, qui était brûlant.

Au même instant elle entendit le bruit d'une voiture : c'étaient ses amies qui arrivaient. Elle courut au-devant d'elles ; Paul les avait attendues sur le perron ; elles entrèrent au salon en courant et parlant toutes à la fois. Malgré leur impatience

de voir la poupée, elles commencèrent par dire bonjour à Mme de Réan, maman de Sophie ; elles allèrent ensuite à Sophie, qui tenait sa poupée et la regardait d'un air consterné.

MADELEINE *(regardant la poupée).* – La poupée est aveugle, elle n'a pas d'yeux.

CAMILLE. – Quel dommage ! comme elle est jolie !

MADELEINE. – Mais comment est-elle devenue aveugle ! Elle devait avoir des yeux.

Sophie ne disait rien ; elle regardait la poupée et pleurait.

MME DE RÉAN. – Je t'avais dit, Sophie, qu'il arriverait un malheur à ta poupée si tu t'obstinais à la mettre au soleil. Heureusement que la figure et les bras n'ont pas eu le temps de fondre. Voyons, ne pleure pas ; je suis très habile médecin, je pourrai peut-être lui rendre ses yeux.

SOPHIE *(pleurant).* – C'est impossible, maman, ils n'y sont plus.

Mme de Réan prit la poupée en souriant et la secoua un peu ; on entendit comme quelque chose qui roulait dans la tête. "Ce sont les yeux qui font le bruit que tu entends, dit Mme de Réan ; la cire a fondu autour des yeux, et ils sont tombés. Mais je tâcherai de les ravoir. Déshabillez la poupée, mes enfants, pendant que je préparerai mes instruments."

Aussitôt Paul et les trois petites filles se précipitèrent sur la poupée pour la déshabiller. Sophie ne

pleurait plus ; elle attendait avec impatience ce qui allait arriver.

La maman revint, prit ses ciseaux, détacha le corps cousu à la poitrine ; les yeux, qui étaient dans la tête, tombèrent sur ses genoux ; elle les prit avec des pinces, les replaça où ils devaient être, et, pour les empêcher de tomber encore, elle coula dans la tête, et sur la place où étaient les yeux, de la cire fondue qu'elle avait apportée dans une petite casserole ; elle attendit quelques instants que la cire fût refroidie, et puis elle recousit le corps à la tête.

Les petites n'avaient pas bougé. Sophie regardait avec crainte toutes ces opérations. Elle avait peur que ce ne fût pas bien ; mais, quand elle vit sa poupée raccommodée et aussi jolie qu'auparavant, elle sauta au cou de sa maman et l'embrassa dix fois.

"Merci, ma chère maman, disait-elle, merci : une autre fois je vous écouterai, bien sûr."

On rhabilla bien vite la poupée, on l'assit sur un petit fauteuil et on l'emmena promener en triomphe en chantant :

Vive maman !
De baisers je la mange.
Vive maman !
Elle est notre bon ange.

La poupée vécut très longtemps bien soignée, bien aimée ; mais petit à petit elle perdit ses charmes, voici comment.

Un jour, Sophie pensa qu'il était bon de laver les poupées, puisqu'on lavait les enfants ; elle prit de l'eau, une éponge, du savon, et se mit à débarbouiller sa poupée ; elle la débarbouilla si bien, qu'elle lui enleva toutes ses couleurs : les joues et les lèvres devinrent pâles comme si elle était malade, et restèrent toujours sans couleur. Sophie pleura, mais la poupée resta pâle.

Un autre jour, Sophie pensa qu'il fallait lui friser les cheveux ; elle lui mit donc des papillotes : elle les passa au fer chaud, pour que les cheveux fussent mieux frisés. Quand elle lui ôta ses papillotes, les cheveux restèrent dedans ; le fer était trop chaud, Sophie avait brûlé les cheveux de sa poupée, qui était chauve. Sophie pleura, mais la poupée resta chauve.

Un autre jour encore, Sophie, qui s'occupait beaucoup de l'éducation de sa poupée, voulut lui apprendre à faire des tours de force. Elle la suspendit par les bras à une ficelle ; la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba et se cassa un bras. La maman essaya de la raccommoder ; mais, comme il manquait des morceaux, il fallut chauffer beaucoup la cire, et le bras resta plus court que l'autre. Sophie pleura, mais le bras resta plus court.

Une autre fois, Sophie songea qu'un bain de pieds serait très utile à sa poupée, puisque les grandes personnes en prenaient. Elle versa de l'eau bouillante dans un petit seau, y plongea les pieds de la poupée, et, quand elle la retira, les pieds s'étaient fondus, et étaient dans le seau. Sophie pleura, mais la poupée resta sans jambes.

Depuis tous ces malheurs, Sophie n'aimait plus sa poupée, qui était devenue affreuse, et dont ses amies se moquaient ; enfin, un dernier jour, Sophie voulut lui apprendre à grimper aux arbres ; elle la fit monter sur une branche, la fit asseoir ; mais la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba : sa tête frappa contre des pierres et se cassa en cent morceaux. Sophie ne pleura pas, mais elle invita ses amies à venir enterrer sa poupée.

II

L'ENTERREMENT

Camille et Madeleine arrivèrent un matin pour l'enterrement de la poupée : elles étaient enchantées ; Sophie et Paul n'étaient pas moins heureux.

SOPHIE. – Venez vite, mes amis, nous vous attendons pour faire le cercueil de la poupée.

CAMILLE. – Mais dans quoi la mettrons-nous ?

SOPHIE. – J'ai une vieille boîte à joujoux ; ma bonne l'a recouverte de percale rose ; c'est très joli ; venez voir.

Les petites coururent chez Mme de Réan, où la bonne finissait l'oreiller et le matelas qu'on devait mettre dans la boîte ; les enfants admirèrent ce charmant cercueil ; elles y mirent la poupée, et, pour qu'on ne vît pas la tête brisée, les pieds fondus et le bras cassé, elles la recouvrirent avec un petit couvre-pied de taffetas rose.

On plaça la boîte sur un brancard que la maman leur avait fait faire. Elles voulaient toutes le porter : c'était pourtant impossible, puisqu'il n'y avait place que pour deux. Après qu'ils se furent un peu poussés, disputés, on décida que Sophie et Paul,

les deux plus petits, porteraient le brancard, et que Camille et Madeleine marcheraient l'une derrière, l'autre devant, portant un panier de fleurs et de feuilles qu'on devait jeter sur la tombe.

Quand la procession arriva au petit jardin de Sophie, on posa par terre le brancard avec la boîte qui contenait les restes de la malheureuse poupée. Les enfants se mirent à creuser la fosse ; ils y descendirent la boîte, jetèrent dessus des fleurs et des feuilles, puis la terre qu'ils avaient retirée ; ils ratissèrent promptement tout autour et y plantèrent deux lilas. Pour terminer la fête, ils coururent au bassin du potager et y remplirent leurs petits arrosoirs pour arroser les lilas ; ce fut l'occasion de nouveaux jeux et de nouveaux rires, parce qu'on s'arrosait les jambes, qu'on se poursuivait et se sauvait en riant et en criant. On n'avait jamais vu un enterrement plus gai. Il est vrai que la morte était une vieille poupée, sans couleur, sans cheveux, sans jambes et sans tête, et que personne ne l'aimait ni ne la regrettait. La journée se termina gaiement ; et, lorsque Camille et Madeleine s'en allèrent, elles demandèrent à Paul et à Sophie de casser une autre poupée pour pouvoir recommencer un enterrement aussi amusant.

III

LA CHAUX

La petite Sophie n'était pas obéissante. Sa maman lui avait défendu d'aller seule dans la cour, où les maçons bâtissaient une maison pour les poules, les paons et les pintades. Sophie aimait beaucoup à regarder travailler les maçons ; quand sa maman y allait, elle l'emmenait toujours, mais elle lui ordonnait de rester près d'elle. Sophie, qui aurait voulu courir à droite et à gauche, lui demanda un jour :

"Maman, pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille voir les maçons sans vous ? Et quand vous y allez, pourquoi voulez-vous que je reste toujours auprès de vous ?

LA MAMAN. – Parce que les maçons lancent des pierres, des briques qui pourraient t'attraper, et puis parce qu'il y a du sable, de la chaux qui pourraient te faire glisser ou te faire mal.

SOPHIE. – Oh ! maman, d'abord j'y ferais bien attention, et puis le sable et la chaux ne peuvent pas faire de mal.

LA MAMAN. – Tu crois cela parce que tu es une petite fille ; mais, moi qui suis grande, je sais que la chaux brûle.

SOPHIE. – Mais, maman...

LA MAMAN *(l'interrompant).* – Voyons, ne raisonne pas tant et tais-toi. Je sais mieux que toi ce qui peut te faire mal ou non. Je ne veux pas que tu ailles dans la cour sans moi."

Sophie baissa la tête et ne dit plus rien ; mais elle prit un air maussade et se dit tout bas :

"J'irai tout de même ; cela m'amuse, et j'irai."

Elle n'attendit pas longtemps l'occasion de désobéir. Une heure après, le jardinier vint chercher Mme de Réan pour choisir des géraniums qu'on apportait à vendre. Sophie resta donc seule : elle regarda de tous côtés si la bonne ou la femme de chambre ne pouvaient la voir, et, se sentant bien seule, elle courut à la porte, l'ouvrit et alla dans la cour ; les maçons travaillaient et ne songeaient pas à Sophie, qui s'amusait à les regarder et à tout voir, tout examiner. Elle se trouva près d'un grand bassin à chaux tout plein, blanc et uni comme de la crème.

"Comme cette chaux est blanche et jolie ! se dit-elle, je ne l'avais jamais si bien vue ; maman ne m'en laisse jamais approcher. Comme c'est uni ! Ce doit être doux et agréable sous les pieds. Je vais traverser tout le bassin en glissant dessus comme sur la glace."

Et Sophie posa son pied sur la chaux, pensant que c'était solide comme la terre. Mais son pied

enfonce ; pour ne pas tomber, elle pose l'autre pied, et elle enfonce jusqu'à mi-jambes. Elle crie ; un maçon accourt, l'enlève, la met par terre et lui dit :

"Enlevez vite vos souliers et vos bas, mam'zelle ; ils sont déjà tout brûlés ; si vous les gardez, la chaux va vous brûler les jambes."

Sophie regarde ses jambes ; malgré la chaux qui tenait encore, elle voit que ses souliers et ses bas sont noirs comme s'ils sortaient du feu. Elle crie plus fort, et d'autant plus qu'elle commence à sentir les picotements de la chaux, qui lui brûlait les jambes. La bonne n'était pas loin, heureusement ; elle accourt, voit sur-le-champ ce qui est arrivé, arrache les souliers et les bas de Sophie, lui essuie les pieds et les jambes avec son tablier, la prend dans ses bras et l'emporte à la maison. Au moment où Sophie était rapportée dans sa chambre, Mme de Réan rentrait pour payer le marchand de fleurs.

"Qu'y a-t-il donc ? demanda Mme de Réan avec inquiétude. T'es-tu fait mal ? Pourquoi es-tu nu-pieds ?"

Sophie, honteuse, ne répondait pas. La bonne raconta à la maman ce qui était arrivé, et comment Sophie avait manqué d'avoir les jambes brûlées par la chaux.

"Si je ne m'étais pas trouvée tout près de la cour et si je n'étais pas arrivée juste à temps, elle aurait eu les jambes dans le même état que mon tablier. Que madame voie comme il est brûlé par la chaux ; il est plein de trous."

Mme de Réan vit en effet que le tablier de la bonne était perdu. Se tournant vers Sophie, elle lui dit :

"Mademoiselle, je devrais vous fouetter pour votre désobéissance ; mais le bon Dieu vous a déjà punie par la frayeur que vous avez eue. Vous n'aurez donc d'autre punition que de me donner, pour racheter un tablier neuf à votre bonne, la pièce de cinq francs que vous avez dans votre bourse et que vous gardiez pour vous amuser à la fête du village."

Sophie eut beau pleurer, demander grâce pour sa pièce de cinq francs, la maman la lui prit. Sophie se dit, tout en pleurant, qu'une autre fois elle écouterait sa maman, et n'irait plus où elle ne devait pas aller.

IV

LES PETITS POISSONS

Sophie était étourdie ; elle faisait souvent sans y penser de mauvaises choses.

Voici ce qui lui arriva un jour :

Sa maman avait des petits poissons pas plus longs qu'une épingle et pas plus gros qu'un tuyau de plume de pigeon. Mme de Réan aimait beaucoup ses petits poissons, qui vivaient dans une cuvette pleine d'eau au fond de laquelle il y avait du sable pour qu'ils pussent s'y enfoncer et s'y cacher. Tous les matins Mme de Réan portait du pain à ses petits poissons ; Sophie s'amusait à les regarder pendant qu'ils se jetaient sur les miettes de pain et qu'ils se disputaient pour les avoir.

Un jour son papa lui donna un joli petit couteau en écaille ; Sophie, enchantée de son couteau, s'en servait pour couper son pain, ses pommes, des biscuits, des fleurs, etc.

Un matin, Sophie jouait ; sa bonne lui avait donné du pain, qu'elle avait coupé en petits morceaux, des amandes, qu'elle coupait en tranches, et des feuilles de salade ; elle demanda à sa bonne de l'huile et du vinaigre pour faire la salade.

"Non, répondit la bonne ; je veux bien vous donner du sel, mais pas d'huile ni de vinaigre, qui pourraient tacher votre robe."

Sophie prit le sel, en mit sur sa salade ; il lui en restait beaucoup.

"Si j'avais quelque chose à saler ? se dit-elle. Je ne veux pas saler du pain ; il me faudrait de la viande ou du poisson... Oh ! la bonne idée ! Je vais saler les petits poissons de maman ; j'en couperai quelques-uns en tranches avec mon couteau, je salerai les autres tout entiers ; que ce sera amusant ! Quel joli plat cela fera !"

Et voilà Sophie qui ne réfléchit pas que sa maman n'aura plus les jolis petits poissons qu'elle aime tant, que ces pauvres petits souffriront beaucoup d'être salés vivants ou d'être coupés en tranches. Sophie court dans le salon où étaient les petits poissons ; elle s'approche de la cuvette, les pêche tous, les met dans une assiette de son ménage, retourne à sa petite table, prend quelques-uns de ces pauvres petits poissons, et les étend sur un plat. Mais les poissons, qui ne se sentaient pas à l'aise hors de l'eau, remuaient et sautaient tant qu'ils pouvaient. Pour les faire tenir tranquilles, Sophie leur verse du sel sur le dos, sur la tête, sur la queue. En effet, ils restent immobiles : les pauvres petits étaient morts. Quand son assiette fut pleine, elle en prit d'autres et se mit à les couper en tranches. Au premier coup de couteau les malheureux poissons se tordaient en désespérés ; mais ils devenaient bientôt immobiles, parce qu'ils mouraient. Après le second

poisson, Sophie s'aperçut qu'elle les tuait en les coupant en morceaux ; elle regarda avec inquiétude les poissons salés ; ne les voyant pas remuer, elle les examina attentivement et vit qu'ils étaient tous morts. Sophie devint rouge comme une cerise.

"Que va dire maman ? se dit-elle. Que vais-je devenir, moi, pauvre malheureuse ! Comment faire pour cacher cela ?"

Elle réfléchit un moment. Son visage s'éclaircit ; elle avait trouvé un moyen excellent pour que sa maman ne s'aperçût de rien.

Elle ramassa bien vite tous les poissons salés et coupés, les remit dans une petite assiette, sortit doucement de la chambre, et les reporta dans leur cuvette.

"Maman croira, dit-elle, qu'ils se sont battus, qu'ils se sont tous entre-déchirés et tués. Je vais essuyer mes assiettes, mon couteau, et ôter mon sel ; ma bonne n'a pas heureusement remarqué que j'avais été chercher les poissons ; elle est occupée de son ouvrage et ne pense pas à moi." Sophie rentra sans bruit dans sa chambre, se remit à sa petite table et continua de jouer avec son ménage. Au bout de quelque temps elle se leva, prit un livre et se mit à regarder les images. Mais elle était inquiète ; elle ne faisait pas attention aux images, elle croyait toujours entendre arriver sa maman.

Tout d'un coup, Sophie tressaille, rougit ; elle entend la voix de Mme de Réan, qui appelait les domestiques ; elle l'entend parler haut comme si

elle grondait ; les domestiques vont et viennent ; Sophie tremble que sa maman n'appelle sa bonne, ne l'appelle elle-même ; mais tout se calme, elle n'entend plus rien.

La bonne, qui avait aussi entendu du bruit et qui était curieuse, quitte son ouvrage et sort.

Elle rentre un quart d'heure après.

"Comme c'est heureux, dit-elle à Sophie, que nous ayons été toutes deux dans notre chambre sans en sortir ! Figurez-vous que votre maman vient d'aller voir ses poissons ; elle les a trouvés tous morts, les uns entiers, les autres coupés en morceaux. Elle a fait venir tous les domestiques pour leur demander quel était le méchant qui avait fait mourir ces pauvres petites bêtes ; personne n'a pu ou n'a voulu rien dire. Je viens de la rencontrer ; elle m'a demandé si vous aviez été dans le salon ; j'ai heureusement pu lui répondre que vous n'aviez pas bougé d'ici, que vous vous étiez amusée à faire la dînette dans votre petit ménage. «C'est singulier, dit-elle, j'aurais parié que c'est Sophie qui a fait ce beau coup. – Oh ! madame, lui ai-je répondu, Sophie n'est pas capable d'avoir fait une chose si méchante. – Tant mieux, dit votre maman, car je l'aurais sévèrement punie. C'est heureux pour elle que vous ne l'ayez pas quittée et que vous m'assuriez qu'elle ne peut pas avoir fait mourir mes pauvres poissons. – Oh ! quant à cela, madame, j'en suis bien certaine», ai-je répondu."

Sophie ne disait rien ; elle restait immobile et rouge, la tête baissée, les yeux pleins de larmes.

Elle eut envie un instant d'avouer à sa bonne que c'était elle qui avait tout fait, mais le courage lui manqua. La bonne, la voyant triste, crut que c'était la mort des pauvres petits poissons qui l'affligeait.

"J'étais bien sûre, dit-elle, que vous seriez triste comme votre maman du malheur arrivé à ces pauvres petites bêtes. Mais il faut se dire que ces poissons n'étaient pas heureux dans leur prison : car enfin cette cuvette était une prison pour eux ; à présent que les voilà morts, ils ne souffrent plus. N'y pensez donc plus, et venez que je vous arrange pour aller au salon ; on va bientôt dîner."

Sophie se laissa peigner, laver, sans dire mot ; elle entra au salon ; sa maman y était.

"Sophie, lui dit-elle, ta bonne t'a-t-elle raconté ce qui est arrivé à mes petits poissons ?

SOPHIE. – Oui, maman.

MME DE RÉAN. – Si ta bonne ne m'avait pas assuré que tu étais restée avec elle dans ta chambre depuis que tu m'as quittée, j'aurais pensé que c'est toi qui les as fait mourir ; tous les domestiques disent que ce n'est aucun d'eux. Mais je crois que le domestique Simon, qui était chargé de changer tous les matins l'eau et le sable de la cuvette, a voulu se débarrasser de cet ennui, et qu'il a tué mes pauvres poissons pour ne plus avoir à les soigner. Aussi je le renverrai demain.

SOPHIE *(effrayée)*. – Oh ! maman, ce pauvre homme ! Que deviendra-t-il avec sa femme et ses enfants ?

MME DE RÉAN. – Tant pis pour lui ; il ne devait pas tuer mes petits poissons, qui ne lui avaient fait aucun mal, et qu'il a fait souffrir en les coupant en morceaux.

SOPHIE. – Mais ce n'est pas lui, maman ! Je vous assure que ce n'est pas lui !

MME DE RÉAN. – Comment sais-tu que ce n'est pas lui ? moi je crois que c'est lui, que ce ne peut être que lui, et dès demain je le ferai partir.

SOPHIE *(pleurant et joignant les mains)*. – Oh non ! maman, ne le faites pas. C'est moi qui ai pris les petits poissons et qui les ai tués.

MME DE RÉAN *(avec surprise)*. – Toi !... quelle folie ! Toi qui aimais ces petits poissons, tu ne les aurais pas fait souffrir et mourir ! Je vois bien que tu dis cela pour excuser Simon...

SOPHIE. – Non, maman, je vous assure que c'est moi ; oui, c'est moi ; je ne voulais pas les tuer, je voulais seulement les saler, et je croyais que le sel ne leur ferait pas de mal. Je ne croyais pas non plus que de les couper leur fît mal, parce qu'ils ne criaient pas. Mais, quand je les ai vus morts, je les ai reportés dans leur cuvette, sans que ma bonne, qui travaillait, m'ait vu sortir ni rentrer."

Mme de Réan resta quelques instants si étonnée de l'aveu de Sophie, qu'elle ne répondit pas. Sophie leva timidement les yeux et vit ceux de sa mère fixés sur elle, mais sans colère ni sévérité.

"Sophie, dit enfin Mme de Réan, si j'avais appris par hasard, c'est-à-dire par la permission de Dieu, qui punit toujours les méchants, ce que tu viens de me raconter, je t'aurais punie sans pitié et avec sévérité. Mais le bon sentiment qui t'a fait avouer ta faute pour excuser Simon, te vaudra ton pardon. Je ne te ferai donc pas de reproches, car je suis bien sûre que tu sens combien tu as été cruelle pour ces pauvres petits poissons en ne réfléchissant pas d'abord que le sel devait les tuer, ensuite qu'il est impossible de couper et de tuer n'importe quelle bête sans qu'elle souffre."

Et, voyant que Sophie pleurait, elle ajouta :

"Ne pleure pas, Sophie, et n'oublie pas qu'avouer tes fautes, c'est te les faire pardonner."

Sophie essuya ses yeux, elle remercia sa maman, mais elle resta toute la journée un peu triste d'avoir causé la mort de ses petits amis les poissons.

V

LE POULET NOIR

Sophie allait tous les matins avec sa maman dans la basse-cour, où il y avait des poules de différentes espèces et très belles. Mme de Réan avait fait couver des œufs desquels devaient sortir des poules huppées superbes. Tous les jours, elle allait voir avec Sophie si les poulets étaient sortis de leur œuf. Sophie emportait dans un petit panier du pain, qu'elle émiettait aux poules. Aussitôt qu'elle arrivait, toutes les poules, tous les coqs accouraient, sautaient autour d'elle, becquetaient le pain presque dans ses mains et dans son panier. Sophie riait, courait ; les poules la suivaient : ce qui l'amusait beaucoup.

Pendant ce temps, sa maman entrait dans une grande et belle galerie où demeuraient les poules ; elles étaient logées comme des princesses et soignées mieux que beaucoup de princesses. Sophie venait la rejoindre quand tout son pain était émietté ; elle regardait les petits poulets sortir de leur coquille, et qui étaient trop jeunes encore pour courir dans les champs. Un matin, quand Sophie entra au poulailler, elle vit sa maman qui tenait un magnifique poulet, né depuis une heure.

SOPHIE. – Ah ! le joli poulet, maman ! ses plumes sont noires comme celles d'un corbeau.

MME DE RÉAN. – Regarde aussi quelle jolie huppe il a sur la tête ; ce sera un magnifique poulet.

Mme de Réan le replaça près de la poule couveuse. A peine l'avait-elle posé, que la poule donna un grand coup de bec au pauvre poulet. Mme de Réan donna une tape sur le bec de la méchante poule, releva le petit poulet, qui était tombé en criant, et le remit près de la poule. Cette fois la poule, furieuse, donna au pauvre petit deux ou trois coups de bec et le poursuivit quand il chercha à revenir.

Mme de Réan accourut et saisit le poulet, que la mère allait tuer à force de coups de bec. Elle lui fit avaler une goutte d'eau pour le ranimer.

"Qu'allons-nous faire de ce poulet ? dit-elle ; impossible de le laisser avec sa méchante mère, elle le tuerait ; il est si beau que je voudrais pourtant l'élever.

SOPHIE. – Ecoutez, maman, mettez-le dans un grand panier, dans la chambre où sont mes joujoux ; nous lui donnerons à manger, et, quand il sera grand, nous le remettrons au poulailler.

MME DE RÉAN. – Je crois que tu as raison ; emporte-le dans ton panier à pain, et arrangeons-lui un lit.

SOPHIE. – Oh ! maman ! regardez son cou ; il saigne, et son dos aussi.

MME DE RÉAN. – Ce sont les coups de bec de la poule ; quand tu l'auras rapporté à la maison, tu

demanderas à ta bonne du cérat et tu lui en mettras sur ses plaies."

Sophie n'était certainement pas contente de voir des blessures au poulet, mais elle était enchantée d'avoir à y mettre du cérat ; elle courut donc en avant de sa maman, montra à sa bonne le poulet, demanda du cérat et lui en mit des paquets sur chaque place qui saignait. Ensuite elle lui prépara une pâtée d'œufs, de pain et de lait, qu'elle écrasa et mêla pendant une heure. Le poulet souffrait, il était triste, il ne voulut pas manger ; il but seulement plusieurs fois de l'eau fraîche.

Au bout de trois jours les plaies du poulet furent guéries, et il se promenait devant le perron du jardin. Un mois après il était devenu d'une beauté remarquable et très grand pour son âge ; on lui aurait donné trois mois pour le moins ; ses plumes étaient d'un noir bleu très rare, lisses et brillantes comme s'il sortait de l'eau. Sa tête était couverte d'une énorme huppe de plumes noires, orange, bleues, rouges et blanches. Son bec et ses pattes étaient roses ; sa démarche était fière, ses yeux étaient vifs et brillants ; on n'avait jamais vu un plus beau poulet.

C'était Sophie qui s'était chargée de le soigner ; c'était elle qui lui apportait à manger ; c'était elle qui le gardait lorsqu'il se promenait devant la maison. Dans peu de jours on devait le remettre au poulailler parce qu'il devenait trop difficile à garder. Sophie était quelquefois obligée de courir après lui pendant une demi-heure sans pouvoir le rattraper ;

une fois même il avait manqué se noyer en se jetant dans un bassin plein d'eau qu'il n'avait pas vu, tant il courait vite pour se sauver de Sophie.

Elle avait essayé de lui attacher un ruban à la patte, mais il s'était tant débattu qu'il avait fallu le détacher, de peur qu'il ne se cassât la jambe. La maman lui défendit alors de le laisser sortir du poulailler.

"Il y a ici beaucoup de vautours qui pourraient l'enlever ; il faut donc attendre qu'il soit grand pour le laisser en liberté", dit Mme de Réan.

Mais Sophie, qui n'était pas obéissante, continuait de le faire sortir en cachette de sa maman, et un jour, sachant sa maman occupée à écrire, elle apporta le poulet devant la maison ; il s'amusait à chercher des moucherons et des vers dans le sable et dans l'herbe. Sophie peignait sa poupée à quelques pas du poulet, qu'elle regardait souvent, pour l'empêcher de s'éloigner. En levant les yeux, elle vit avec surprise un gros oiseau au bec crochu qui s'était posé à trois pas du poulet. Il regardait le poulet d'un air féroce, et Sophie d'un air craintif. Le poulet ne bougeait pas ; il s'était accroupi et il tremblait.

"Quel drôle d'oiseau ! dit Sophie. Il est beau, mais quel air singulier il a ! Quand il me regarde, il a l'air d'avoir peur, et, quand il regarde le poulet, il lui fait des yeux furieux ! Ha, ha, ha, qu'il est drôle !"

Au même instant l'oiseau pousse un cri perçant et sauvage, s'élance sur le poulet, qui répond par un cri plaintif, le saisit dans ses griffes et l'emporte en s'envolant à tire-d'aile.

Sophie resta stupéfaite ; la maman, qui était accourue aux cris de l'oiseau, demande à Sophie ce qui était arrivé. Sophie raconte qu'un oiseau a emporté le poulet, et ne comprend pas ce que cela veut dire.

"Cela veut dire que vous êtes une petite désobéissante, que l'oiseau est un vautour ; que vous lui avez laissé emporter mon beau poulet, qui est tué, dévoré par ce méchant oiseau, et que vous allez rentrer dans votre chambre, où vous dînerez, et où vous resterez jusqu'à ce soir, pour vous apprendre à être plus obéissante une autre fois."

Sophie baissa la tête et s'en alla tristement dans sa chambre ; elle dîna avec la soupe et le plat de viande que lui apporta sa bonne, qui l'aimait et qui pleurait de la voir pleurer. Sophie pleurait son pauvre poulet, qu'elle regretta bien longtemps.

VI

L'ABEILLE

Sophie et son cousin Paul jouaient un jour dans leur chambre ; ils s'amusaient à attraper des mouches qui se promenaient sur les carreaux de la fenêtre ; à mesure qu'ils en attrapaient, ils les mettaient dans une petite boîte en papier que leur avait faite leur papa.

Quand ils en eurent attrapé beaucoup, Paul voulut voir ce qu'elles faisaient dans la boîte.

"Donne-moi la boîte, dit-il à Sophie qui la tenait ; nous allons regarder ce que font les mouches."

Sophie la lui donna ; ils entr'ouvrirent avec beaucoup de précaution la petite porte de la boîte. Paul mit son œil contre l'ouverture et s'écria :

"Ah ! que c'est drôle ! comme elles remuent ! elles se battent ; en voilà une qui arrache une patte à son amie... les autres sont en colère... Oh ! comme elles se battent ! en voilà quelques-unes qui tombent ! les voilà qui se relèvent...

— Laisse-moi regarder à mon tour, Paul", dit Sophie.

Paul ne répondit pas et continua à regarder et à raconter ce qu'il voyait.

Sophie s'impatientait ; elle prit un coin de la boîte et tira tout doucement ; Paul tira de son côté ; Sophie se fâcha et tira un peu plus fort ; Paul tira plus fort encore ; Sophie donna une telle secousse à la boîte, qu'elle la déchira. Toutes les mouches s'élancèrent dehors et se posèrent sur les yeux, sur les joues, sur le nez de Paul et de Sophie, qui les chassaient en se donnant de grandes tapes.

"C'est ta faute, disait Sophie à Paul ; si tu avais été plus complaisant, tu m'aurais donné la boîte et nous ne l'aurions pas déchirée.

— Non, c'est ta faute, répondait Paul ; si tu avais été moins impatiente, tu aurais attendu la boîte et nous l'aurions encore.

SOPHIE. – Tu es égoïste, tu ne penses qu'à toi.

PAUL. – Et toi, tu es colère comme les dindons de la ferme.

SOPHIE. – Je ne suis pas colère du tout, monsieur ; seulement je trouve que vous êtes méchant.

PAUL. – Je ne suis pas méchant, mademoiselle ; seulement je vous dis la vérité, et c'est pourquoi vous êtes rouge de colère comme les dindons avec leurs crêtes rouges.

SOPHIE. – Je ne veux plus jouer avec un méchant garçon comme vous, monsieur.

PAUL. – Moi non plus, je ne veux pas jouer avec une méchante fille comme vous, mademoiselle."

Et tous deux allèrent bouder chacun dans son coin. Sophie s'ennuya bien vite, mais elle voulut

faire croire à Paul qu'elle s'amusait beaucoup ; elle se mit donc à chanter et à attraper encore des mouches ; mais il n'y en avait plus beaucoup, et celles qui restaient ne se laissaient pas prendre. Tout à coup elle aperçoit avec joie une grosse abeille qui se tenait bien tranquille dans un petit coin de la fenêtre. Sophie savait que les abeilles piquent ; aussi ne chercha-t-elle pas à la prendre avec ses doigts ; elle tira son mouchoir de sa poche, le posa sur l'abeille et la saisit avant que la pauvre bête eût eu le temps de se sauver.

Paul, qui s'ennuyait de son côté, regardait Sophie et la vit prendre l'abeille.

"Que vas-tu faire de cette bête ? lui demanda-t-il.

SOPHIE *(avec rudesse).* – Laisse-moi tranquille, méchant, cela ne te regarde pas.

PAUL *(avec ironie).* – Pardon, mademoiselle la furieuse, je vous demande bien pardon de vous avoir parlé et d'avoir oublié que vous étiez mal élevée et impertinente.

SOPHIE *(faisant une révérence moqueuse).* – Je dirai à maman, monsieur, que vous me trouvez mal élevée ; comme c'est elle qui m'élève, elle sera bien contente de le savoir.

PAUL *(avec inquiétude).* – Non, Sophie, ne lui dis pas : on me gronderait.

SOPHIE. – Oui, je le lui dirai ; si l'on te gronde, tant mieux ; j'en serai bien contente.

PAUL. – Méchante, va ! je ne veux plus te dire un mot."

Et Paul retourna sa chaise pour ne pas voir Sophie, qui était enchantée d'avoir fait peur à Paul et qui recommença à s'occuper de son abeille. Elle leva tout doucement un petit coin du mouchoir, serra un peu l'abeille entre ses doigts à travers le mouchoir, pour l'empêcher de s'envoler, et tira de sa poche son petit couteau.

"Je vais lui couper la tête, se dit-elle, pour la punir de toutes les piqûres qu'elle a faites."

En effet, Sophie posa l'abeille par terre en la tenant toujours à travers le mouchoir, et d'un coup de couteau elle lui coupa la tête ; puis, comme elle trouva que c'était très amusant, elle continua de la couper en morceaux.

Elle était si occupée de l'abeille, qu'elle n'entendit pas entrer sa maman, qui, la voyant à genoux et presque immobile, s'approcha tout doucement pour voir ce qu'elle faisait ; elle la vit coupant la dernière patte de la pauvre abeille.

Indignée de la cruauté de Sophie, Mme de Réan lui tira fortement l'oreille.

Sophie poussa un cri, se releva d'un bond et resta tremblante devant sa maman.

"Vous êtes une méchante fille, mademoiselle, vous faites souffrir cette bête malgré ce que je vous ai dit quand vous avez salé et coupé mes pauvres petits poissons...

SOPHIE. – J'ai oublié, maman, je vous assure.

MME DE RÉAN. – Je vous en ferai souvenir, mademoiselle, d'abord en vous ôtant votre couteau, que je ne vous rendrai que dans un an, et puis en vous obligeant de porter à votre cou ces morceaux de l'abeille enfilés dans un ruban, jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière."

Sophie eut beau prier, supplier sa maman de ne pas lui faire porter l'abeille en collier, la maman appela la bonne, se fit apporter un ruban noir, enfila les morceaux de l'abeille et les attacha au cou de Sophie. Paul n'osait rien dire ; il était consterné ; quand Sophie resta seule, sanglotant et honteuse de son collier, Paul chercha à la consoler par tous les moyens possibles ; il l'embrassait, lui demandait pardon de lui avoir dit des sottises, et voulait lui faire croire que les couleurs jaune, orange, bleue et noire de l'abeille faisaient un très joli effet et ressemblaient à un collier de jais et de pierreries. Sophie le remercia de sa bonté ; elle fut un peu consolée par l'amitié de son cousin ; mais elle resta très chagrine de son collier. Pendant une semaine, les morceaux de l'abeille restèrent entiers ; mais enfin, un beau jour, Paul, en jouant avec elle, les écrasa si bien qu'il ne resta plus que le ruban. Il courut en prévenir sa tante, qui lui permit d'ôter le cordon noir. Ce fut ainsi que Sophie en fut débarrassée, et depuis elle ne fit jamais souffrir aucun animal.

VII

LES CHEVEUX MOUILLÉS

Sophie était coquette ; elle aimait à être bien mise et à être trouvée jolie. Et pourtant elle n'était pas jolie ; elle avait une bonne grosse figure bien fraîche, bien gaie, avec de très beaux yeux gris, un nez en l'air et un peu gros, une bouche grande et toujours prête à rire, des cheveux blonds pas frisés, et coupés court comme ceux d'un garçon. Elle aimait à être bien mise et elle était toujours très mal habillée : une simple robe en percale blanche, décolletée et à manches courtes, hiver comme été, des bas un peu gros et des souliers de peau noire. Jamais de chapeau ni de gants. Sa maman pensait qu'il était bon de l'habituer au soleil, à la pluie, au vent, au froid.

Ce que Sophie désirait beaucoup, c'était d'avoir les cheveux frisés. Elle avait un jour entendu admirer les jolis cheveux blonds frisés d'une de ses petites amies, Camille de Fleurville, et depuis elle avait toujours tâché de faire friser les siens. Entre autres inventions, voici ce qu'elle imagina de plus malheureux.